

OLIVIER BASSINE

Dans l'Oreille du loup

Dépôt légal : septembre 2022
Achevé d'imprimer en France
ISBN : 979-10-359-6139-8

Du même auteur :

Romans historiques

Le Trésor de Saint-Denis, éd. Atramenta, septembre 2017

Pourquoi, Enola Gay ?, éd. Kobo-FNAC, mars 2019

Héros (au pied du mur), éd. Kobo-FNAC, octobre 2019

Polar

La Guêpière, éd. Kobo-FNAC, février 2020

Remerciements

À ce village au nom si rebutant dont la station de montagne a pourtant été sacrée “Capitale de la joie”,

À mes amis du restaurant Les Mélèzes, Claudia, Sylvain et tous les autres,

À cette dame que je n’ai pas connue qui a fait une chute d’une vingtaine de mètres en contrebas du sentier du Louvet dix minutes avant mon passage au même endroit,

À Christophe Levalois, écrivain et spécialiste du loup, qui a éclairé ma lanterne sur le comportement et la prolifération du prédateur,

À ceux qui m’attendent “en bas”,

À Quentin et Juliette.

LA CASCADE

Le baudrier est bien serré. Deux dégaines¹ assez longues devraient suffire. Je referme le petit sac à dos dans lequel j'ai enfourné une corde – on ne sait jamais – les baskets que je viens de quitter pour enfiler mes chaussons d'escalade. Je les ai glissées entre une gourde, une barre de céréales, une petite polaire et un pantalon de jogging. J'aurai moins chaud là-haut, à la descente après l'effort. Casquette de baseball sur la tête, lunettes de soleil sur le nez, j'ajuste le sac à dos, quitte le banc où j'avais tout déposé et longe la cascade sur une dizaine de mètres. Me voilà à pied d'œuvre.

Je regarde ma montre : 7 mai 2020, il est 10 h 30. Je devrais être de retour à l'appartement un peu après midi. Une heure de grimpe, trente minutes de descente... Sans oublier les dix minutes de pause en haut, une fois arrivé sur le sentier. Pour les premiers pas, j'aurais dû garder la polaire : le vent renvoie la fraîcheur et les gouttelettes de la cascade qui éclabousse à dix mètres sur ma gauche. Pas le moment d'attraper la crève, faut y aller tout de suite !

Le premier contrefort est assez vertical. Échauffement immédiat. Puis, très vite la paroi s'incline dans une traversée vers la droite. Quelques mètres plus bas, le

¹ Sangles pour l'alpinisme.

Guiliman déferle pour ensuite tomber en chute libre au niveau de la cascade. Au gré des pitons ancrés dans la via ferrata, je décroche puis raccroche les mousquetons le long du câble en acier.

Ces premiers mètres se font dans une ambiance tonitruante. Les remous du torrent qui gronde sous mes pieds font tout le charme de cette petite balade aérienne. Car la via ferrata de la cascade démarre ainsi : après avoir longé sur une vingtaine de mètres la rive droite du torrent, on le franchit plusieurs fois à l'aide de poutres en bois et de tyroliennes en câbles d'acier, posées ou tendues entre ses rives abruptes. De rochers en rochers, on passe ainsi d'une rive à l'autre, comme un chamois qui sauterait de bloc en bloc, un trapéziste qui s'élancerait d'une barre à l'autre. Grisant, mais très facile. C'est pour cela que j'ai pu me permettre de partir seul. Une sorte de rituel avant la saison d'été, histoire de se mettre en jambe avant de se lancer dans de "vraies" escalades avec mon fils.

Par contre, malgré l'effort – certes limité – il ne fait vraiment pas chaud. Les dernières neiges du début de printemps s'accrochent encore sur les flancs du Grand Serre que j'aperçois juste de l'autre côté de la vallée. Il reste même quelques petits névés sur les contreforts du Serriou, sous le télésiège que j'aperçois au loin. Mais cela fait un moment qu'il n'a pas plu : le rocher est bien sec. Je peux donc me permettre de jouer à esquiver les marches en acier ou les échelles plantées dans le rocher afin de

faciliter l'ascension des enfants ou des débutants. Question d'éthique : un "vrai" grimpeur ne s'accroche pas aux pitons ou aux sangles posés par les aménageurs d'une voie. Il ne joue qu'avec les aspérités de la roche. Il ne tire pas sur ses bras, mais au contraire se concentre sur l'endroit où poser les pieds pour se hisser ensuite. Puriste un jour, puriste toujours ! Par contre, pas question de jouer avec le feu : il y a toujours au moins un mousqueton qui coulisse le long du câble. Pas envie de tomber, de me casser une jambe, voire pire. Même si le téléphone portable est lui aussi dans la tête du sac à dos, on ne sait jamais...

Au fur et à mesure de l'ascension, le village, silencieux en l'absence de touristes, se dévoile en contrebas, s'étire le long de la route qui conduit au col de la Morte.

La Morte ! Je me suis toujours demandé quelle était l'étymologie étrange de cette commune du massif du Taillefer, en Isère. Quand j'ai acheté l'appartement en 2007, son adresse avait tout pour séduire : route du Désert à La Morte... Charmant programme ! Mais nous, les gens d'en-bas, on lui préférerait le nom adopté en 1938 au moment de la création de la station de sports d'hiver : l'Alpe du Grand Serre. D'ailleurs, même les locaux – du moins ceux qui vivent du tourisme – trouvant que le nom était un peu rébarbatif et pas du tout vendeur pour les visiteurs, avaient fini par convaincre la Poste d'accepter que l'on mentionne l'Alpe du Grand Serre après les

38350 du code postal. Cette appellation allait-elle, au fil du temps, finalement détrôner le nom officiel ? Pas du tout ! Car La Morte a eu son heure de gloire en 2014. Le groupe agro-alimentaire Mondelez, qui vend surtout des barres chocolatées censées donner le sourire, a créé un label, “Hello Joy”, une journée dédiée à la joie chaque 17 mai.

Pour lancer cette “joyeuse campagne” – marketing, naturellement – ils ont eu l’idée amusante de choisir parmi un certain nombre de communes française celle qui décrocherait le titre de “capitale de la joie”. Car tout le monde ne pouvait évidemment concourir, il y avait une présélection des organisateurs en guise de clin d’œil humoristique. C’est ainsi que sur Internet, les votants avaient le choix entre les communes de... La Penne (Alpes-Maritimes), Le Cercueil (Orne), La Tombe (Seine-et-Marne), Pleurs (Marne), Soupir (Aisne) et donc, La Morte en Isère. Après une bataille acharnée de votes sur Internet via les réseaux sociaux, les Mortillons² ont gagné !

On a même eu droit à un concert de Bénabar sur le petit terrain de foot communal. Un événement au moins aussi mémorable que le passage du Tour de France ! Depuis, à l’entrée de la station, un grand panneau en bois décoré de lumières multicolores annonce fièrement “Bienvenue à La

² Habitants de La Morte.

Morte, capitale de la joie”. Autant dire que le nom du village avait acquis ses lettres de noblesse, et que l’Alpe du Grand Serre resterait pour longtemps encore le seul nom de la station de ski pour les touristes...

Mais pourquoi La Morte ? A-t-on retrouvé un corps de femme sans vie dans cet alpage d’altitude ? Ce replat apparemment si paisible entre deux vallées : celle de la Romanche qui prend sa source près du col du Lautaret et celle de la Roizonne qui file vers le Drac en passant au sud de la Mure ? Plus intrigant encore, peut-être : un corps de femme retrouvé déchiqueté par des loups ?

Point du tout : le terme serait d’origine préceltique et proviendrait de "mor-murr" qui signifie “butte rocheuse”. Au XIII^e siècle, on aurait ajouté le suffixe latin “ta”, qui aurait donc donné "Mortua". Ce que l’on sait avec certitude, c’est qu’au XIV^e siècle, le village s’appelait Mons de Morta. À moins que cela ne signifie “bras de rivière asséché” ou faire référence au terme “morta”, qui signifie “bois quasi-fossilisé utilisé comme matériau de construction”. Il reviendra aux spécialistes de trancher, mais les amateurs de “dame blanche” ou de crime mystérieux en seront pour leurs frais...

En attendant, je me hisse petit à petit au-dessus de La Morte, de paroi rocheuse en paroi rocheuse. Le torrent n’est plus qu’un souvenir. Je suis maintenant passé sur sa rive gauche et grimpe de plus en plus aisément sur les dalles rocheuses qui se succèdent entre deux raides pentes

herbeuses. L'échauffement est terminé, il n'y a plus qu'à dérouler jusqu'à l'avant-dernier passage baptisé – pas pour rien – “Les Costauds”. Là, je dois m'incliner : pour franchir le premier mètre en surplomb, je suis bien obligé de poser les pieds sur les petites marches plantées dans la roche. En ce début mai, comme il n'y a personne. L'honneur est sauf...

La dalle franchie, il en reste une après un court cheminement entre les mélèzes. Celle-là est on ne peut plus facile. On peut même la finir debout, ce qui n'est d'ailleurs pas très simple avec la sangle qui vous retient au câble posé sur la pente et vous oblige à avancer courbé en avant. Les plus intrépides se décrochent à cet endroit. Je suis tout seul dans la montagne, ce n'est pas encore la saison et personne ne passera là avant longtemps. Je reste donc harnaché. Prudence, car même si la pente est douce, une simple glissade non retenue m'enverra valser quelques dizaines de mètres plus bas. Et si je suis inconscient, personne ne viendra me chercher...

C'est donc le dos courbé comme un vieillard usé que je termine les dix derniers mètres de la via ferrata de la cascade. Un sentier raide me conduit alors sur le chemin forestier qui va de la route du lac du Poursollet à la cabane du Louvet. J'ôte le sac à dos, en extirpe la gourde et la barre de céréales. Je profite de ces instants de repos et m'assois au bord du chemin sous le franc soleil qui perce entre les mélèzes ici espacés. Dix minutes, montre

en main. J'ai respecté le timing pour la montée, un peu moins d'une heure, je vais aussi respecter celui accordé pour la pause. Ce que je ne sais pas encore, c'est que je ne respecterai pas, loin s'en faut, le temps imparti pour la descente...

Un petit coup sur la cigarette électronique, et j'enlève le baudrier, le glisse dans le sac, échange le short contre le pantalon de jogging, les chaussons d'escalade contre les baskets, et j'enfile la polaire. Il doit faire seulement 13 ou 14 degrés. Très supportable en tenue légère pendant l'effort en plein soleil, beaucoup moins à l'ombre des futaies et après que les muscles se soient refroidis. En quelques enjambées, j'atteints la cabane du Louvet puis, au lieu de remonter tout droit vers le lac Brouffier, je bifurque à droite dans un chemin spongieux qui borde le Guiliman. Je quitte bien vite ce marécage pour prendre à flanc de coteau sous les arbres.

Le chemin est étroit, mais la balade est agréable. Bien vite, la pente s'accroît, le replat du Louvet est oublié. Il faut plonger vers La Morte en longeant la via ferrata que je viens de grimper. D'ailleurs, je le sais comme tous ceux qui randonnent régulièrement dans le coin, un peu plus bas un passage à flanc de rocher nécessite une certaine concentration. Il est d'ailleurs équipé de câbles métalliques. Non pas qu'il soit techniquement difficile – n'importe quel randonneur de n'importe quel âge est

capable de passer par là – mais une regrettable petite distraction qui entraînerait une glissade vers l'à-pic qui plonge entre les arbres aurait des conséquences fâcheuses. Peut-être même fatales. C'est déjà malheureusement arrivé. C'était en juillet 2019. Une randonneuse avait chuté en contrebas et l'hélicoptère des secours avait dû venir l'hélicitreuiller. Car avant d'aborder la petite dalle rocheuse, le sentier est très étroit, à peine vingt centimètres de large avant le précipice. J'assure donc mes pas avant de m'y engager et de prendre pied sur la vire rocheuse où se trouvent les précieux câbles. Quelque chose d'étrange attire alors mon attention...

Une odeur.

Pestilentielle.

Une charogne d'animal ? Je sais le coin infesté de loups, comme la plupart des montagnes alpines. Une brebis aurait-elle achevé de bêler à cet endroit ? C'est curieux, car s'il y a bien des troupeaux qui errent dans la montagne sur le replat du Louvet et même un peu plus haut dans la montée au lac Brouffier, elles ne descendent généralement pas le long des rochers de la cascade. La pente est trop abrupte, et surtout il n'y a rien à brouter. Le prédateur aurait-il entraîné sa proie aussi loin et aussi bas pour pouvoir la dépecer à son aise ? Loin des hommes ? À moins de jeter l'animal dans le précipice, puis de l'y rejoindre en descendant le sentier et reprendre la pente

plus douce des contreforts plantés d'épineux, je ne vois pas comment il aurait pu procéder.

Décidément, cette odeur m'intrigue. Je remonte légèrement la dalle pour rejoindre le sentier et pouvoir me pencher vers le vide en m'accrochant à un arbre. Mais je ne vois rien du tout : d'autres arbres et la végétation en contrebas m'empêchent de voir le sol qui met un terme au vide que je tente de survoler du regard. J'hésite à redescendre encore un peu le sentier, puis prendre à droite et remonter à travers la forêt en pente raide. Mais je ne connais pas suffisamment le coin. Je peux me perdre, tomber dans un ravin ou que sais-je... Je peux aussi descendre au village tranquillement et prévenir les autorités locales ou la gendarmerie. Mais la curiosité prend le dessus.

En calant mon sac à dos entre ma jambe et l'amont de la montagne, j'en extirpe la corde qui est restée bien sagement au fond durant toute la montée. Je me disais bien qu'elle pourrait être utile s'il me fallait faire un rappel. Au cas où, par exemple, j'aurais laissé tomber quelque chose, lunettes ou téléphone portable, pendant l'ascension de la via ferrata. Cette fois, elle va servir à quelque chose. Mais j'hésite encore à me lancer. L'odeur est à peine supportable, que vais-je découvrir ? Je dénoue le bandana que j'avais autour du cou et le positionne sur mon nez. Puis je cale bien le sac sur mon dos et redescends vers les dalles où je vais pouvoir accrocher la

corde. Je vérifie quand même la solidité du piton scellé qui retient le câble métallique. Il tient bon. Pourvu qu'il supporte mon poids ! J'appuie de toutes mes forces, il ne bouge pas d'un millimètre. J'entreprends alors la pénible manœuvre qui consiste à dénouer la corde emmêlée, et quand je pense avoir fait le plus dur, je passe un brin dans l'anneau métallique et commence à dérouler le fil.

Mais inévitablement, au bout d'une dizaine de mètres qui pendent déjà bien droit en contrebas, se présente, avant le passage du piton, un vrai sac de nœuds. Ce n'est pas pour rien que, dans leur jargon, les alpinistes surnomment "nouille" la corde qui a la fâcheuse habitude de toujours vouloir s'emmêler. Je reprends donc mon exercice qui tire sur les bras. Parvenu à la moitié des quarante mètres de corde, je dénoue la seconde moitié – opération bien plus rapide – et la jette à son tour dans le vide. Je retourne vers le sac à dos pour récupérer le baudrier et son précieux descendeur en "huit" qui va m'éviter de me brûler l'épaule et l'entrejambe.

Je resserre la sangle au niveau de la taille et retourne vers la corde qui pend au bout de son piton. Je place le "huit" entre les deux brins, puis accroche la plus petite partie sur le mousqueton à vis qui ferme la ceinture du baudrier. Il n'y a plus qu'à... Le reste est un jeu d'enfant. Il faudra quand même éviter de se faire égratigner par les arbres qui, ici ou là, longent la paroi. Et surtout, le plus dur sera de remonter ! Je n'ai ni descendeur, ni cordelettes me

permettant de faire des nœuds de prussik. Il faudra la jouer à l'huile de coude, mais la corde m'aidera bien et je me souviendrai de mes cours d'éducation physique à l'école primaire. Grimper de corde ! Mais là, ce ne sera pas sur trois ou quatre mètres. Juste cinq ou six fois plus...

C'est parti ! Au début je m'érafle un peu le dos sur les aiguilles et les branches des conifères, mais petit à petit je parviens au niveau des longs troncs dépourvus de branches. La descente est plus aisée. Je me penche pour tenter d'y voir quelque chose, mais toujours rien. Il y a encore trop de végétation. En revanche, malgré le bandana, l'odeur devient de plus en plus insupportable. J'ai l'estomac bien accroché, mais quand même...

Soudain, alors qu'une clairière semble se dessiner sur une pente adoucie, j'entraperçois une masse colorée sur un tapis de mousse. Un sac à dos qu'un randonneur aurait laissé tomber ? Je descends encore un peu pour y voir plus clair quand j'entends un léger vrombissement.

Des mouches, des dizaines de mouches. Alors que je suis encore à une demi-douzaine de mètres du sol, à travers le nuage d'insectes qui effectue une danse macabre, je vois très clairement ce que je redoutais.

Un corps. Un corps démembré et mutilé. Lacéré. Déchiqueté. Des lambeaux de pantalon déchiré laissent entrevoir ici ou là un morceau de jambe. Un bras a été

arraché et ce qu'il en reste se trouve à une dizaine de mètres du cadavre. La tête est dans une position incertaine, comme retournée vers le dos, alors que le ventre est sur le sol. Autour, je n'aperçois pas de sac à dos. Ce serait donc pas un randonneur. J'ai à peine le temps de deviner qu'il s'agit d'un corps d'homme étant donné la taille. Une stature imposante même.

Je ne veux pas en voir plus. J'ai envie de vomir.

Je remonte en catastrophe en tirant sur la corde. Je me précipite vers mon sac à dos et compose le 112 sur mon portable.

LES MÉLÈZES

— Salut Sylvain ! Il te reste du pain ?

— Salut Fred ! Oui, mais pas des tonnes. J'ai été dévalisé ce matin. Et sinon, quoi de neuf ?

— T'es au courant de l'histoire du cadavre découvert hier dans le gouffre en bas du sentier du Louvet ?

— Oui, évidemment, j'en ai entendu parler. Mais pour l'instant on ne sait pas grand' chose. Les gendarmes ne sont pas encore passés. On en saura plus quand ils viendront nous rendre une petite visite.

À La Morte, le bar-restaurant Les Mèlèzes est une institution. C'est ici que tout le village vient prendre des nouvelles et converser autour d'un verre, jouer au billard et casser la croûte, regarder les matchs de foot sur l'écran géant et acheter son pain le matin, car la boulangerie a fermé il y a quatre ans. Le patron est un grand Ardéchois volubile et chaleureux, tandis que sa femme plus discrète tient la cuisine d'une main de maître. Et élève des escargots dans leur maison près de Privas, qu'elle monte là-haut pour les cuisiner en ravioles ou les proposer en bouchées apéro. Autant dire que dans ce village de cent trente-deux habitants hors-saison (des milliers lors des vacances d'hiver et d'été), on est nombreux à s'y retrouver autour d'un verre de génépi... Mais pour

l'heure, la saison d'été n'a pas encore commencé et ne montent le week-end que les résidents secondaires, pour la plupart venus de la région lyonnaise, d'Ardèche ou même des environs de Grenoble. Par contre, avec les événements de la veille, nul doute que le bar va se remplir à l'heure de l'apéro...

D'ailleurs, la porte grinçante s'ouvre sur madame le maire, Gisèle Planchenois, qui peut-être apporte quelques nouvelles informations. Las. Elle ne peut pas en dire beaucoup plus aux deux hommes présents autour du comptoir, même si elle était sur place — mais à bonne distance à cause de l'odeur — au moment de l'hélitreuilage du corps. Les secours lui ont seulement indiqué que c'était un homme, grand, probablement âgé de 25 à 45 ans. Mais rien de plus, ni sur son identité, ni sur la cause de son décès. Il portait des vêtements de randonnée et, selon elle, l'hypothèse de la chute à l'endroit fatal du sentier est la plus probable.

— Ce ne serait hélas pas la première fois, commente le dénommé Fred, moniteur de ski l'hiver et guide durant la période estivale.

— Par contre, ce qui serait une première, rétorque Sylvain, c'est qu'il aurait été à moitié dévoré par les loups. C'est en tout cas ce qu'a cru voir Olive en découvrant le cadavre. Vous en savez plus, Gisèle ?